

## À Paul HERVIEU

[Noirmoutier — 5 août 1886 <sup>1</sup>]

Cher ami,

Nous sommes à Noirmoutiers [*sic*], dans l'enchantement du pays, du climat, des grenadiers, des eucalyptus, des lauriers roses, des mimosas, toute la flore méridionale. Notre maison est adossée à un très beau bois ; en face de nous, une plaine et la vue de Noirmoutiers, de son clocher, de son vieux château qui se dresse au-dessus d'un bouquet de verdure <sup>2</sup>. À gauche, c'est une plaine d'une mélancolie admirable, semée de barges de sel, avec des bras de mer qui s'enfoncent, tout bleus dans les terres, et à l'horizon, le grand large, sombre, terrible <sup>3</sup>. Je n'ai jamais vu un pays où les fruits poussent plus beaux, plus abondants, où les indigènes soient plus doux, plus agréables, plus insouciant, d'une expression de physionomie plus fine : je crois que nous avons découvert le Paradis ; et si vous ne venez pas nous voir, vous serez impardonnable. Jamais il ne gèle, dans le pays, et il y pleut rarement.

Et le soir, après dîner, pas un bruit, pas un souffle ! Et les deux feux tournants des phares qui ressemblent dans le ciel à de monstrueuses étoiles <sup>4</sup>.

Tout cela est beau, n'est-ce pas <sup>5</sup>, et je suis furieux ! Voici ce qui m'arrive. Mde Adam m'a écrit hier : "Votre roman est un beau et grand roman qui passionnera tous ceux qui cherchent encore la connaissance du moi dans l'homme, mais il me fait un chagrin affreux." Et là-dessus elle ne me demande que la suppression de 100 pages à peu près — 60 pages pour les patriotes, et 40 pages pour ses **jeunes amies** qui lisent la *Nouvelle Revue*. Alors que devrait-il rester de mon pauvre livre ? Rien que des choses très banales. Je lui ai répondu <sup>6</sup> qu'il m'était impossible de faire ces sacrifices : que j'avais mis, en écrivant *Le Calvaire*, une grande honnêteté, une grande austérité d'artiste, et que je ne pouvais, pour le plaisir de quelques patriotes enragés et de quelques bégueules, rien changer à ce que j'avais écrit. Nous en sommes là. Vous verrez que je ne trouverai pas un endroit où caser ce roman, et qu'il faudra que je perde le bénéfice de sa publication en un journal ou revue <sup>7</sup>.

Si cela peut vous intéresser, je vous dirai qu'il m'est venu de nombreux compliments, à propos de l'article sur le Jeune Maître <sup>8</sup>. J'ai reçu plus de trente lettres de jeunes littérateurs qui me

1 Cachet de la poste.

2 Dans "Notes de voyage" (*Gil Blas*, 10 août 1886), Mirbeau décrira ainsi la vue qu'il a de chez lui : "Ma maison, rustique et sans piano, s'adosse au bois ; une allée quadrangulaire de chênes géants en délimite l'enclos. Le jardin herbu est plein de fleurs, les arbres fruitiers ploient jusqu'à terre leurs branches chargées de la bonne moisson d'automne. Le mimosa, le grenadier, l'eucalyptus et le laurier-rose y poussent aussi forts, aussi parfumés, que sous le ciel du midi. Entre les ramures des chênes, j'aperçois, devant moi, une plaine que paissent les troupeaux de vaches et les petits ânes vagabonds et gais, une plaine que ferme Noirmoutier, avec le clocher blanc de son église, et les tours de son vieux château." Voir *Noirmoutier*, Séquences, Rezé, 1992.

3 Dans le même article, il écrit : "À gauche, encore une plaine, d'une admirable mélancolie, semée de barges de sel. Des bras de mer s'y enfoncent, l'enlacent, l'étouffent de leur irrésistible étreinte. Et par-delà une large bande de terre, au loin, le grand large, sombre, terrible, mystérieux, qui semble descendre sur nous au galop de ses vagues chevauchantes"...

4 La même chronique se termine ainsi : "Le soir, pas d'autre bruit que le grincement d'une clisse ou le battement d'un aviron, sur le chenal, et, dans le ciel immense, tout bleu de lune, les feux tournants du pilier, qui luisent comme une seconde lune, monstrueuse et sanglante." Tout l'article est déjà en germe dans cette description, qui plaît à Hervieu. Dans *Le Calvaire*, il sera question, au chapitre X, d'un phare, dont "le feu rouge tourne dans l'espace comme un astre fou". Cette expression d'"astre fou" fait aussi penser à *La Nuit étoilée* de Van Gogh, que Mirbeau prêtera au peintre Lucien de *Dans le ciel*.

5 Dans sa réponse du 8 août, Hervieu écrit : "La belle description que vous m'avez envoyée du pays me le fait déjà aimer. J'ai un bien vif désir d'aller vous y voir, et je ferai tout mon possible pour cela." (collection François Labadens).

6 Cf. *supra* la lettre du 2 août à Juliette Adam.

7 Commentaire d'Hervieu : "Les termes dans lesquelles [*sic*] elle apprécie l'ensemble de votre roman sont en son honneur, et l'expression de ce qu'elle a ressenti conviendrait fort bien pour traduire ce que je devine. J'ai la conviction qu'elle cèdera à votre légitime volonté, et je vous approuve de tout cœur d'avoir résisté à ses caprices de mutilation" (*loc. cit.*).

8 Allusion à l'article "Pierre Loti" (cf. *infra* la lettre à Loti). Mirbeau y égratignait Maupassant au passage : "M. Guy de

remercient d'avoir osé toucher à ce Bouddha sacré. Au *Gil Blas* tout le monde était heureux <sup>9</sup>. J'ai pu me convaincre des sympathies que Maupassant recueille chaque jour.

Le Jeune Maître est parti chez un Rothschild de Londres <sup>10</sup>, et cela a été du plus haut comique. Deux jours avant son départ Maupassant a passé tout son temps sur le boulevard et dans toutes les rédactions possible [*sic*]. Il disait, après avoir arrêté des gens qu'il ne salue plus depuis des années : "Oui, mon cher, je vais chez le baron de Rothschild, à Londres, passer trois semaines. Nous partons 60 de Paris, tout ce qu'il y a de plus chic dans le grand monde. Je verrai les plus grandes dames de l'Angleterre, et les plus grands lords." À Cartillier il a dit ceci textuellement : "Mon cher, il faut vous attendre à ce que je vous quitte un jour ou l'autre, parce que, dans ma position mondaine, il me sera très difficile de faire du journalisme. Vous comprenez, je pars chez le baron de Rothschild" (voir plus haut). Rencontrant Henry Céard <sup>11</sup> : "Mon cher, je suis très heureux de te voir ; je t'annonce que je vais aller chez le baron de Rothschild" (voir plus haut). À quoi Céard lui a répondu : "Eh bien, mais tu as fait du chemin, depuis que tu dînais à l'Assommoir pour 15 sous, et que tu te contentais de prendre le cul de la mère Machiny" <sup>12</sup>. Maupassant, à ces souvenirs, s'est tout à coup assombri, et il a quitté Céard fâché. Il n'a qu'une crainte, c'est que le baron de Rothschild sache, un jour ou l'autre, qu'il dînait pour 15 sous <sup>13</sup>. Il paraît qu'il s'est fait confectionner des chemises et tout un trousseau de villégiature, avec ses armes et une couronne de comte brodés [*sic*] de façon très apparente <sup>14</sup>.

Quel beau mufle ! hein ? <sup>15</sup>

Je pense, cher ami, que votre empoisonnement est fini et que vous travaillez à couler le Jeune Maître, en lui montrant ce que c'est que d'être artiste, d'avoir des idées hautaines et un style qui est un style.

Nous vous embrassons bien tendrement. Écrivez-moi à Noirmoutiers (Vendée) <sup>16</sup>.

---

Maupassant a beaucoup de prudence, beaucoup de bienveillance, beaucoup de politesses ; mais nous savons lire entre les lignes qu'il écrit, et, sous les ménagements supérieurs dont il enveloppe sa critique, nous découvrons des choses piquantes et neuves. Aussi, dans le monde des lettres et des arts, et même dans un monde meilleur, a-t-on été quelque peu étonné d'un article où le Jeune Maître, prenant à parti Pierre Loti — et très vivement — oppose au rare et méditatif auteur de *Mon frère Yves* et de *Pêcheur d'Islande*, tout un lot d'écrivains d'occasion et d'artistes amateurs, qui ont dû être bien surpris de se trouver en semblable compagnie, et très embarrassés surtout de se savoir, un beau matin, tant de talent." (article recueilli dans *Combats littéraires*). Mirbeau faisait référence à l'article de Maupassant "L'Amour dans les livres et dans la vie", paru le 6 juillet 1886 dans le *Gil Blas*.

<sup>9</sup> C'est au *Gil Blas* que Maupassant a prépublié *Une Vie* en 1883 et *Bel Ami* en 1885 et qu'il publiera *Mont-Oriol* à partir du 22 décembre suivant.

<sup>10</sup> Du 28 juillet au 15 août, Maupassant sera en effet l'hôte du baron Ferdinand de Rothschild au château de Waddesdon, près d'Aylesbury. Mais il n'y restera que quelques jours et en profitera pour visiter Oxford. À Londres, il se contentera du musée Tussaud et du théâtre Savoy, où il assistera à la représentation d'une opérette. Il ne semble pas avoir tiré beaucoup de satisfactions de son séjour, dont le principal intérêt, à nos yeux, est la rencontre avec Henry James. Dans *L'Illustration* du 22 janvier 1881, Mirbeau avait évoqué une superbe réception chez Alfred de Rothschild dans son luxueux hôtel de Seamore-Place, à l'occasion du mariage du baron Léopold de Rothschild avec Mlle Perrugia.

<sup>11</sup> Henry Céard (1851-1924), employé au ministère de la Guerre, puis à l'hôtel Carnavalet, après avoir commencé des études de médecine. Il était chargé par Zola de lui fournir de multiples renseignements préparatoires à ses romans. Auteur d'*Une Belle journée* (1891) et de *Terrains à vendre au bord de la mer* (1906), qui le situent plus dans la continuité de Flaubert que dans celle de Zola. Il sera antidreyfusard et adhèrera à la Ligue de la Patrie Française. Mirbeau s'opposera vigoureusement, et avec succès, à sa candidature à l'Académie Goncourt, et démissionnera même pour faire élire Jules Renard, le 31 octobre 1907.

<sup>12</sup> La mère Machiny tenait une "infâme gargote" au coin de la rue Coustou et de la rue Puget. D'après Mirbeau, on y goûtait "d'inexprimables cuisines". Quinze sous représentent environ quinze de nos francs.

<sup>13</sup> Maupassant semble s'être fâché peu après avec Rothschild à cause de *Mont-Oriol* : c'est du moins ce qu'il expliquera en novembre 1886, dans une lettre à Hermine, citée par Armand Lanoux (*Maupassant, le bel ami*, 1967, p. 268). Mais peut-être est-ce avec Alphonse qu'il s'est brouillé, et non avec Ferdinand.

<sup>14</sup> Dans son *Journal*, Goncourt notera, le 7 janvier 1892 : "Chez Maupassant, ne dit-on pas qu'il n'y avait qu'un seul livre sur la table du salon : le *Gotha* ? C'était un symptôme du commencement de la folie des grandeurs." (Bouquins, t. III, p. 652). Mais il est douteux que l'auteur du *Horla* ait été vraiment atteint de la folie des grandeurs dès 1886.

<sup>15</sup> Commentaire d'Hervieu (*loc. cit.*) : "Tous les détails que vous m'avez envoyés sur Maupassant sont d'un comique tel que cela paraît trop parfait pour être de la réalité. Cela semble arrangé comme du théâtre, du plus haut théâtre. C'est aristophanesque."

<sup>16</sup> Hervieu commence sa réponse du 8 août (*loc. cit.*) par : "Mon cher ami, / J'envie votre adresse, qui est grandiose

Octave Mirbeau

P. S. N'avez-vous donc pas reconnu un peu Bourget dans Loys Jambois ? <sup>17</sup>

Collection Pierre Michel.

---

dans sa concision.” Mirbeau aurait pu préciser qu’il habitait le Pélavé, au beau milieu du Bois de la Chaise, à 300 mètres environ du débarcadère.

<sup>17</sup> Allusion à “Portrait, paru le 17 juillet dans le *Gil Blas*. Mirbeau y décrivait l’atelier du peintre préraphaélite Loys Jambois, encombré d’un bric-à-brac de broderies persanes, de poteries italiennes, de porcelaines japonaises et d’armes damasquinées, sans parler d’un traîneau impérial. Pour travailler, le peintre porte une tenue d’une rare excentricité ; il collectionne les parapluies et passe ses soirées à songer à la Femme, à l’Unique. Commentaire de Paul Hervieu (*loc. cit.*) : “J’avais bien retrouvé des traits de Bourget dans votre portrait de Jambois. Par exemple lorsqu’il est altéré de sang et que ‘oh ! qu’il aime !’ Mais je croyais que ce genre d’affection était commun à la famille dont il fait partie avec [*le peintre*] Jacquet et que les mêmes traits se confondaient chez le peintre. En tout cas, le type était d’un rendu étonnamment fin et spirituel.”